

Le mépris urbain au début du XVI^{ème} siècle, Metz et Woippy dans la *Chronique* de Philippe de Vigneulles

« Malicieuse finesse d'ung maire de Wapei et de son filz », tel est le titre d'une des péripéties relatée dans la *Chronique* de Philippe de Vigneulles pour les années 1507 et 1508¹. Il nous la rapporte dans le cadre d'un récit proche de la fiction, comportant intrigue, instauration d'une durée et ébauche de personnages.

L'essentiel de l'action se déroule à Woippy puis à Metz, et met en scène trois groupes de protagonistes aux contours bien définis, constituant de concert la strate dirigeante ou du moins prééminente du village². Nous y retrouvons, dans le rôle des escrocs habiles et rusés, le maire de Woippy, Mangin le Monnier³ et son fils Antoine, auteurs de la « malicieuse finesse » ; dans celui du naïf manipulé, un échevin de la justice du village, « povre ancien homme, nommés Perrin » ; et enfin, en rôle secondaire, un « prebstre nommés messire Pier le Salvoiens, laquelle l'on estimoit riche homme », « chappellain de la dicte ville de Wappey » et pour lors objet de l'escroquerie.

Philippe de Vigneulles, après nous avoir succinctement présenté ces acteurs, déroule une intrigue que nous pourrions résumer en quatre « actes », dans le cadre d'une histoire qui pourrait alors constituer, au-delà de ses simples événements, un tableau, mineur mais évocateur, des « réalités messines⁴ » et des rapports complexes entre une ville et son plat pays au début du XVI^e siècle.

LE CANEVAS DE L'HISTOIRE

Premier acte

Par « grant subtillité », et plus prosaïquement en saoulant le « dit povre homme [qui ne savait] point de lettre », les deux compères réussirent à glisser dans le « saichet » de l'échevin, sac de cuir dans lequel les gens de justice gardaient leurs actes, une fausse reconnaissance de dettes, de 400 livres, du chapelain de Woippy envers le maire. Elle stipulait notamment que « le dit prebstre se demectoit de tous ses biens

meubles, cens, héritaiges, debtes et gaigières qu'il avoit. »

Le lendemain, les deux compères conduisirent l'échevin à Metz. Pressé, voire menacé par ses compagnons, il accepta de donner cette reconnaissance « en la main d'ung des treze jurés de la cité », c'est-à-dire à lui donner cette fois force de loi, avalisée par les plus hautes instances juridiques urbaines dont dépendait le village de Woippy.

¹ Philippe de Vigneulles, *Chroniques*, éd. Charles Bruneau, Metz, Société d'Histoire et d'Archéologie Lorraine, 1927-1933, 4 vol., t. IV, p. 50-54.

² Voir, pour la présentation des fonctions de ces différents protagonistes et notamment de ce qui semble être ces « gens de justice » – le maire et l'échevin –, Pierre Brasme, *Woippy, village du Pays messin*, Metz, éd. Serpenoise, 1987, p. 227 et suiv.

³ Sans doute le meunier, tel que cela apparaît dans le bail du moulin bas de Woippy en mai 1501 : *Mangin le musnier, à présent maire de Wappey* (A.D.M. - G.818).

⁴ Pour reprendre ici une partie du titre, évocateur, de la thèse de Maryse Hasselmann, *Le vocabulaire des réalités messines chez Philippe de Vigneulles*, Thèse, Nancy 2, 1982.

Deuxième acte

Quelque temps après, les rusés firent jouer leur reconnaissance de dettes. «[...] Le povere prestre, que de tout cecy rien ne sçavoit, fut bien estonné et esbahys quant il se santit contrains ». Pris de corps, il «crioit et brayoit comme un forcenés », mais fut finalement mis en prison. Ses plaintes et ses protestations d'innocence attirèrent cependant l'attention de la justice messine qui se décida alors à convoquer, durement, le « povere simple homme eschevin » qui fut « prins et mis au fon de fosse ».

Ce retournement de conjoncture inquiéta le maire et son fils qui « s'en fuyrent et se absentirent du pays. » Leur retraite fut d'autant plus « saige » que l'échevin ne tarda pas, sans qu'on lui fasse « contrainte ne torsure » à divulguer son modeste rôle. Il reprit l'affaire depuis le début : le déplacement à Metz, l'apparition de la reconnaissance de dettes, les menaces du maire pour qu'il témoigne. Bien que sa culpabilité s'avérât restreinte, « pour donner exemple aux

aultres, fut le povere Perrin jugiés à estre menés, un sacquez sur son col et les mains liées derrière le dos, aux avelz [arches] du pon des Mors pour le noyer. »

La tâche fut confiée au bourreau municipal, qui, hasard des choses, était son filleul. « Par quiy celluy maistre Géraird, en le emmenant noyer, ploroit sy treffort que c'estoit pitiet : car il faisoit cest office de son perrains contre cuer et à regret. » Toutefois, considérant la tristesse de l'un, l'ignorance de l'autre, et les noirs tourbillons de la Moselle, « Justice, miséricordieuse [...] luy pardonnait (car il avoit bien quatre vingsz ans). Par quoy ne fut point noyé, mais seulement il fut bannis et forjugiés de Mets et du pays à tousjours maix. » Cependant, de peur que cet ignorant ne se fasse de nouveau manipuler par le maire de Woippy, les dirigeants le rappelèrent dans la ville et lui pardonnèrent. Le bourreau, lui, trop malmené par ces diverses émotions, « ne vesquit pas longuement après, qu'il morut. »

Troisième acte

Après cette digression teintée d'humour noir, Philippe de Vigneulles poursuit son propos et nous donne le jugement des principaux responsables de l'escroquerie. «[...] Cellon l'usage et la coustume de la cité, fut le devant dit maire et son filz huchiés et criés dessus la pier as ce ordonnées devant la Grande Église [la cathédrale] » qu'ils avaient à se présenter dans les sept jours afin de se « nestoier, excuser et purgier du crime » qu'ils avaient commis.

Vues les premières décisions vis-à-vis de leur comparse involontaire, ils ne vinrent naturellement pas et furent alors « banis et forjugiés de Mets et du pays ; et, avec ce, furent leur biens confisqués : c'est assavoir, tout ce qu'il avoient en Mets fut pour la cité, et ce qui estoit à Wappey fut au trésoriers de la Grande Église, alors seigneur du dit Wappey ». L'ensemble fut vendu aux enchères.

Quatrième acte, et épilogue

Ne se tenant pas pour battus, les deux compères, fuyant Metz, se réfugièrent dans le Barrois. Là, en territoire lorrain et s'appuyant sur les

officiers ducaux, le « bailly de Saint Miel » et le « prévost du dit Briey », ils tentèrent plusieurs actions en justice qui toutes échouèrent. Voyant la ruine

prochaine de leurs desseins, et de leurs biens, dans une manœuvre ultime ils recrutèrent « un tas de gens de petites efficace, avec lesquelles, en l'an aprez, V^c et VIII, le XXVI^e jour de novembre, vinrent courre à la dite ville de Waippeï : mais il n'y firent aultre mal sinon qu'il coupèrent la queue d'un poullain ; et puis prindrent pain, vin et fromaige pour eulx déjeuner », et après cette action de bravoure accomplie, « s'en retournerent leur chemin. »

Le récit de Philippe de Vigneulles s'achève alors, dans la foulée, par un dénouement heureux : « [...] À la requestes et prières de aucunes gens de

biens et grans parsonnaiges, retourna le dit maire à Wappey ; et lui fut redonnés aulcune porcion de ces biens. » Pardonné par la justice urbaine, ce principal acteur n'en resta pas moins mal aimé par une partie de la population qui composa alors une « ballaïde », moqueuse, dont la pénultième strophe apporte sa propre conclusion :

« Pitié en olrent come seigneurs saige
Du povre innocent fortunés.
Entre vous, Justice de villaige,
Qui ne sçavés ne A ne B,
Autant il vous en pant au nez ;
Pensés y pour l'onneur de Dieu :
L'asmonne est faicte, allés à Dieu ! »

Cette anecdote, qui s'isole aisément au sein de la *Chronique* de Philippe de Vigneulles, ressemble à s'y méprendre à une *nouvelle*, forme littéraire caractéristique de la fin du Moyen Âge dont l'auteur a composé un recueil⁵. Tout y est : les caractères qui « font vrai⁶ », s'appuyant sur des précisions géographiques – Woippy, Briey, Metz, Saint-Mihiel –, historiques et biographiques – des noms propres, des fonctions précises. Nous y trouvons le traditionnel épilogue heureux, ainsi que les ressorts comiques attendus : l'alcoolisme et la bêtise du pauvre vieux villageois illettré, le dénouement tragi-comique de l'exécution avortée, le ton moqueur général et la ballade finale qui semble bien présente « pour faire la gent rire »⁷. Cette histoire réelle, qui a laissé d'autres traces, manuscrites et judiciaires⁸, fut ainsi habillée de formes littéraires par Philippe de Vigneulles. Et sous le ton badin de la *nouvelle*, cette anecdote pourrait bien nous révéler tout un monde, celui des « réalités messines » telles qu'elle furent rendues, perçues et déformées par le chroniqueur.

EN ARRIÈRE-PLAN, UN TABLEAU DES « REALITES MESSINES » AU DEBUT DU XVI^e SIECLE

Une méfiance envers les duchés lorrains

Si Philippe de Vigneulles n'évoque que subrepticement les duchés lorrains, il le fait par deux fois de manière claire et non équivoque : d'abord en ce qui concerne le soutien apporté par le bailli de Saint-Mihiel et le prévôt de Briey ; puis par ce « tas de gens de petites efficace » qui attaquent – « courre[nt] » – le village de Woippy au petit matin du 26

⁵ Philippe de Vigneulles, *Les Cent Nouvelles nouvelles*, éd. Livingston, Genève, 1972.

⁶ Encyclopédie Universalis, art. « Nouvelle médiévale. ».

⁷ Expression employée par Philippe de Vigneulles pour rendre compte de ses *Cent nouvelles nouvelles*, citée dans C.H. Livingston, « *Les Cent Nouvelles nouvelles de Philippe de Vigneulles, chaussetier messin* », *Revue du XVI^e siècle*, tome X, 1923, p.47-48.

⁸ AD57, B 10964, appel devant la Chambre impériale de Spire du maire de Woippy contre le Magistrat (1512).

novembre 1508, soudards lorrains comme le précise la ballade au quatrième vers⁹. Les uns et les autres raniment des souvenirs et des images qui imprègnent les mentalités messines du début du XVI^e siècle, ceux d'une perception méfiante de l'espace lorrain.

Ainsi ce « bailli de Saint Miel », identifié nominaleme nt – « Gérard d'Aviller » –, n'est-il pas un inconnu pour les Messins. Quelques années auparavant, en juin 1505, des négociations s'étaient ouvertes entre les habitants des quatre mairies du Val de Metz (Ancy, Ars, Châtel-Saint-Germain et Scy), dépendantes de l'évêque, un représentant de ce dernier et les envoyés de la ville au sujet de censives que la cité possédait sur ces communautés. A l'intimation d'honorer leurs dettes, les villageois « répondirent que nullement il n'oseroient répondre, et que monseigneur le bailli de Saint Miel leur avoit deffendus sur corps et sur biens¹⁰ ». Ils refusèrent tout autant les amendes messines et en vinrent à « user de très malvaises perrolles et injurieuses contre l'onneur des dit seigneurs de la cité ». Les négociations, rompues, furent reprises par trois fois ; pire, un Messin fut kidnappé par les villageois d'Ars sur Moselle, et la ville mit sur pied une troupe de 1 000 hommes pour investir le village et délivrer son concitoyen.

Les interventions de ce bailli traduisent bien, sur un mode mineur, la propension récurrente des ducs à convoiter la ville, ambition déclinée sur différents modes, juridiques, religieux ou guerriers. La cité s'en défend depuis longtemps pied à pied : de manière pacifique, par la dérision vis-à-vis des Lorrains et particulièrement de leur aristocratie – tel ce Gérard d'Avillers qui en cette histoire « n'entendit pas bien le cas¹¹ » – ; par la guerre surtout, et ce, tout au long du XV^e siècle.

L'expédition punitive organisée contre Woippy par le maire et son fils, et appuyée sur ces mercenaires lorrains peut alors s'y rattacher : « sans deffier » la communauté, ce pillage au point du jour alors que tout le monde dort, n'aboutit qu'à la destruction gratuite. Marquée au sceau de la lâcheté et de la trahison, l'expédition s'achève dans le ridicule de l'échec bien souligné par la ballade :

Il gainnèrent ung grant buttin :
Ainssy en fut dit pour certain ;
Et firent vaillance, come on dit,
En couppant la cue d'ung pollain.
Ne furent il pas bien villain
De faire une telle laichetez ?
Aussy en furent ilz bien mocquez.

⁹ « De novembre XXVI^e jour / Courant mil V^e et VIII ans / Furent courir a point du jour / Des Lorrains environ trois cens. »

¹⁰ Philippe de Vigneulles, *Chroniques, op. cit.*, t. IV, p. 40-41. Gérard d'Avillers est bailli de Saint-Mihiel entre 1495 et 1526 (voir Guy Cabourdin, *Histoire de la Lorraine. Les Temps modernes : de la Renaissance à la guerre de Trente ans*, Metz-Nancy, PUN-éd. Serpenoise, 1991, p. 16-17).

¹¹ 5^{ème} strophe de la ballade. Il appartient comme tous ces officiers ducaux à la noblesse lorraine, qui apparaît dans plusieurs *nouvelles* de Philippe de Vigneulles comme objet de plaisanteries et de bons tours utilisant leur naïveté ; voir particulièrement les nouvelles 26, 57, 64 et 99, dans Philippe de Vigneulles, *Les Cent Nouvelles nouvelles, op. cit.*

Cet événement peut résonner dans la mémoire messine à l'unisson des nombreux conflits entre les duchés et la ville au cours du XV^e siècle¹², et surtout d'un autre épisode de même acabit, mais d'une importance supérieure : au 19 avril 1473, Nicolas, petit-fils du roi René d'Anjou et duc depuis trois ans, avait essayé de prendre la cité « par une secrète amblée mallicieusement faicte et en couverte, ce que ces prédicesseurs n'avoient peu faire à force d'armes. » Sans défier la ville, de nuit et dans le plus grand secret, il se transporta jusqu'à Metz et par la ruse d'un chariot bloquant la porte Serpenoise, ses soldats investirent les murs aux cris de « ville gaingnié ! tués tout, femmes et anffans ! N'espaingniés rien ! ». Heureusement pour les habitants, le boulanger Harelle éveillé ce matin-là bloqua la porte le temps de permettre à de simples Messins de repousser l'assaillant¹³.

L'action s'inscrit dans les mémoires tout autant qu'elle y grava nombre d'*a priori* attachés aux sujets ducaux. Les guerres précédentes, multiples, avaient été des conflits armés et violents mais respectant certaines règles : une déclaration de guerre, ritualisée par héraut d'armes porteur de lettres de « deffiance », précédait toujours batailles et sièges des murailles¹⁴. Or en 1473, le duc tenta de forcer le destin par ruse et « sen deffier la ville » dans l'optique de tout détruire. L'échec final, considéré comme un véritable miracle dont il s'agira de rendre grâce à Dieu par l'érection d'une chapelle, sorte de lieu de mémoire urbain¹⁵, vint conclure ces actes immoraux, diabolisa Nicolas – comparé à un « escorpion satanicque [...] plain d'envie et de mallice » – et instaura une méfiance durable envers le Lorrain, toujours soupçonné de trahison.

Cette suspicion, notre histoire nous la présente en arrière-plan. Elle reprend en substance, dans la description des Lorrains – les officiers ducaux et les soldats – ou de leurs alliés – le maire et son fils –, les principaux poncifs issus du XV^e siècle, la trahison et la lâcheté. Et mis en scène sur le ton comique d'une écriture proche de la *nouvelle*, l'attaque du village n'en reprend pas moins les principales caractéristiques de 1473 : l'absence de défi, la destruction gratuite, et l'échec final.

Les complexes relations entre la ville et un village suburbain

Un deuxième enseignement s'offre à nous à la lecture de cet épisode. Il concerne les rapports ville/campagne. Un parcours rapide de la ballade, et surtout de son avant-dernière strophe, semble indiquer un dédain urbain que nous avons souligné dès le titre de notre texte. Cette « Justice de villaige, / Qui ne sçavés ne A ne B » réfère naturellement à l'échevin illettré de Woippy berné par le maire et son fils. L'histoire rejoint alors les poncifs littéraires de l'époque, particulièrement développés dans les *Nouvelles* de Philippe de Vigneulles, moquant les rustres ou les manants¹⁶. Cette chanson en reprend les principales topiques, mêlant les

¹² Les guerres du XV^e siècle furent nombreuses et touchèrent particulièrement les villages du Pays messin plus vulnérables que la ville abritée derrière ses murailles. Woippy eut ainsi à subir de nombreuses incursions lorraines retracées par P. Brasme, *Woippy, op. cit.*, p. 23-25.

¹³ Ph. de Vigneulles, *Chroniques, op. cit.*, t. III, p. 2-8, et voir Jean Schneider, « Le coup de main du duc de Lorraine contre la cité de Metz (9 avril 1473) », *Le Pays Lorrain*, janvier-mars 1990, p. 3-13.

¹⁴ Michel Parisse, *Histoire de la Lorraine. L'époque médiévale*, Metz/Nancy, PUN et éd. Serpenoise, 1990, p. 218-219 et 229-230.

¹⁵ Ph. de Vigneulles, *Chroniques, op. cit.*, t. IV, p. 223-224 où Nicolle Roussel, seigneur de la cité précise qu'il s'agissait d'un miracle de Dieu. Voir aussi Henri Tributout de Morembert, « Une pieuse fondation de la municipalité de Metz. La chapelle de la victoire, dite des Lorrains (1476-1754) », *Bulletin philologique et historique (jusqu'à 1610) du comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1961, 1963, p. 235-247.

¹⁶ Il ne se privera pas, d'ailleurs, de poursuivre ultérieurement dans cette veine. En février 1524, il reprend une autre histoire dont le fond comique reste identique : alors que des soldats messins poursuivant une troupe de brigands vers Norroy-le-Veneur s'apprêtent à les surprendre, les villageois du lieu, croyant à une attaque,

« attributs » lorrains déjà soulignés (fourberie, trahison) à des traits « ruraux » plus marqués (naïveté et ridicule final). En contrepoint, l'auteur dégage un portrait flatteur de la justice messine – urbaine – que l'on magnifie face à ces rustres ; de la sagacité des dirigeants de la cité face à la naïveté du prévôt lorrain, les duchés étant eux-mêmes perçus, du fait de l'absence d'une ville de rang comparable à Metz, comme un vaste espace rural. Cette première approche, sommaire, débouche donc bien sur le mépris d'une ville puissante face à sa campagne, dont elle tire pourtant richesse et subsistance.

S'arrêter à ce constat nous ferait cependant mésestimer tout l'apport de cette chronique, et nous amènerait à biaiser légèrement la réalité sous-jacente au discours du chroniqueur. La dichotomie rural/urbain semble peut-être moins nette que l'extrait souligné veut bien nous le signifier. Nombre d'indices, au sein de cette petite histoire, nous montrent en effet les liens constants et journaliers entre la ville et son espace rural environnant. À aucun moment les murailles ne semblent constituer une quelconque limite, ni au déplacement nécessaire à l'enregistrement de la reconnaissance de dettes, ni aux propriétés tant woippyennes que messines du maire, ni, enfin, aux connaissances et aux appuis – « ces gens de biens et grans parsonnaiges » – de ce dernier. Elles ne perturbent pas le pouvoir juridique et judiciaire de la ville sur les villages du Pays messin, et elles n'empêchent pas les liens familiaux qu'ils soient d'alliance ou de parrainage entre un échevin rural de Woippy et un bourreau urbain de Metz.

À y regarder de plus près, l'interpénétration des espaces semble une compréhension plus pertinente que leur cloisonnement et séparation, qu'ils soient géographiques, mentaux ou culturels. En définitive, cette histoire nous décrit moins l'opposition d'une ville et de son espace rural au début du XVI^e siècle, que leurs étroites relations¹⁷. Aussi cette moquerie, indéniable, devrait plutôt se rattacher, peut-être, à une organisation hiérarchique de la société, qu'à une opposition monde urbain/monde rural.

Un tableau des hiérarchies sociales

De manière là encore sous-jacente, l'histoire nous dépeint une hiérarchie sociale nettement délimitée, tant dans la réalité messine de l'époque que dans le compte-rendu de Philippe de Vigneulles.

Au sommet de la société se trouve l'élite dirigeante. Ce sont ces « grans parsonnaiges » qui prennent la défense du maire de Woippy. Dépositaires des pouvoirs, ils dirigent la justice et la police, c'est-à-dire, au sens large, l'ensemble de la gestion politique de la ville. Forts de leurs propriétés urbaines et rurales, ils apparaissent en arrière-plan au sein du récit, dans un flou fait de grandeur et de toute-puissance. Pas de satire, pas de renversement burlesque, mais au contraire un retour au sérieux dès que l'on parle des dirigeants de la ville, les parages¹⁸. Nous les apercevons dans ce « trêze jurés de la cité » à qui le maire fait remettre la

donnent mal opportunément l'alarme et les font fuir au grand dépit des assaillants (Ph. de Vigneulles, *Chroniques, op. cit.*, t. IV, p. 494).

¹⁷ Ces éléments sont bien connus notamment depuis la thèse de Jean Schneider, *La ville de Metz aux XIII^e et XIV^e siècles*, Nancy, 1950, qui, loin de montrer une telle opposition souligne, tout au long de ses pages, ces liens multiples et fondamentaux qui caractérisent les rapports ville/campagne, ne serait-ce que par les vigneronniers urbains travaillant leurs vignes en-dehors des murs, ou les paysans venant vendre leurs produits sur les marchés de la cité.

¹⁸ Jean-Paul Mas, *L'œuvre de Philippe de Vigneulles : « Journal », « Chronique », tomes III et IV, recueil de nouvelles : du vécu au récit*, thèse de doctorat de littérature française, Clermont-Ferrand 2, 1988, p.403-404. L'auteur y analyse notamment le sérieux avec lequel Philippe de Vigneulles traite cette institution dans ses différentes œuvres, *Chronique* ou *Nouvelles*.

reconnaissance de dettes ; ou dans cette justice anonyme qui vient saisir le prêtre, condamner et mener au jugement l'échevin, et qui à la fin gracie tous les protagonistes. Pour Philippe de Vigneulles, le pouvoir souverain c'est celui de cette « Justice » dans sa toute-puissance et sa clairvoyance, opposée en cela au bailli de Saint-Mihiel qui « n'entendit pas bien le cas ». Caché dans les replis de cette histoire et sur l'air léger d'une ballade, c'est bien d'un éloge dont il s'agit, de l'hommage du chroniqueur envers les paraiges dirigeant la cité.

A l'opposé de cette élite apparaît le petit peuple : les artisans les plus proches de la terre, comme les vigneron, mais aussi les domestiques et servantes et surtout les nombreux compagnons plus ou moins stables et intégrés. Deux personnages semblent y appartenir, l'échevin de Woippy et le bourreau.

Le métier de ce dernier nous permet de les situer précisément dans la hiérarchie sociale. Indispensable mais honteux, prestigieux mais terrifiant, il porte en soi un caractère d'étrangeté et relève en propre des classes sociales les plus basses¹⁹. Germanophone, ce bourreau appartient aussi à cette communauté linguistique au sein de laquelle se recrute l'essentiel des petits métiers et des domestiques de la ville²⁰. L'alliance « familiale » entre l'échevin et le bourreau – l'un est parrain de l'autre – tire ainsi clairement ces deux protagonistes vers les strates inférieures de la société.

Philippe de Vigneulles leur ménage un rôle identique. Il les place, l'un et l'autre, et chacun dans ses mésaventures propres, au cœur du processus comique. Tous deux se retrouvent dans des situations des plus imprévues et rocambolesques, où ils ne sont que les jouets d'une histoire dont les fils sont tenus par plus puissants et plus intelligents qu'eux. Là se situe alors le véritable mépris et la moquerie majeure, qui transcendent le clivage urbain/rural au profit du dédain d'une autre catégorie, située entre l'élite dirigeante et le peuple.

Il s'agit ici d'une bourgeoisie de métier, plus souvent des marchands que des artisans, que l'on retrouve dans toutes les villes allemandes en cette fin du Moyen Âge²¹. Plusieurs personnes de l'histoire semblent s'y rattacher mais c'est le maire de Woippy qui en résume les principaux traits. La présentation qu'en fait le chroniqueur apparaît ambivalente. Il souligne bien les différentes manœuvres frauduleuses du personnage, et il cite *in extenso* la ballade particulièrement sévère avec lui. Mais dans le même temps, la réalité sous-jacente à la présentation littéraire, comme l'écriture elle-même, nous dépeignent un personnage qui contrevient en partie à cette vision négative. Il est ainsi facile de relever les qualificatifs « élogieux » ou à double sens qu'emploie Philippe de Vigneulles pour le caractériser : finesse, malicieux, « grant subtilité », « saige et bien advisés », etc. La position sociale du personnage, telle qu'elle apparaît dans les marges de l'histoire, renforce encore cette impression. Il s'agit d'un homme puissant, riche d'argent et de propriétés, riche aussi d'appuis et de relations au sein des strates dirigeantes – « ces grans parsonnaiges » qui interfèrent en sa faveur²². Il se situe à n'en pas douter dans cette strate sociale des gens enrichis et proches du pouvoir urbain, à la fois issus de la campagne et en progression sociale dans la ville.

¹⁹ Bronislaw Ćeremek, *Les marginaux parisiens aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Flammarion, 1976, ré-éd. 1991, p. 345-347.

²⁰ J.-P. Mas, *L'œuvre de Philippe de Vigneulles, op. cit.*, p. 296.

²¹ Francis Rapp, *Les Origines médiévales de l'Allemagne moderne. De Charles IV à Charles Quint (1346-1519)*, Paris, Aubier, 1989, p. 172-174.

²² Pour les citations, voir les strophes 4, 6 et 7 de la ballade, p. 52-53, ainsi que les pages 50, 51 et 52.

Outre le maire, – maire de Woippy comme le père de Philippe l'était de Vigneulles –, d'autres acteurs semblent y appartenir : le chapelain objet de l'escroquerie, mais surtout, en observateurs, les auteurs de la ballade, certes reprise des conversations de tavernes (?) mais mise en forme par une strate supérieure et lettrée de la société, et le chroniqueur lui-même. En fait l'essentiel de l'épisode, tant dans l'acte d'écriture que dans l'événement réel, concerne cette unique strate sociale, intermédiaire entre le peuple des gagne-deniers et l'élite dirigeante. Et c'est sa vision qui nous est dévoilée en grande partie dans cette histoire, faite d'un respect scrupuleux du gouvernement urbain, mais aussi d'un mépris pour ce peuple, rural en majorité, qui lui rappelle trop, peut-être, ses attaches encore récentes²³.

EN CONCLUSION

Comme nous l'avons sous-entendu, l'œuvre de Philippe de Vigneulles et particulièrement sa *Chronique*, même lorsqu'il s'agit d'en reprendre un extrait mineur, présente nombre de difficultés d'interprétation qui nous interdisent de simplement la considérer comme un réservoir inépuisable d'événements et d'anecdotes.

Son écriture s'enrichit d'enchevêtrements concomitants et successifs. Nous y retrouvons les traces d'un mode de narration proche de la *nouvelle*, donc de la fiction, dans un texte qui se veut pourtant simple chronique des événements. Nous devons affronter, surtout, la pluralité des auteurs et des niveaux de discours. Il s'agit de distinguer au sein du texte comme dans la personne même du chroniqueur, l'homme privé du personnage public, le narrateur aux prises avec sa propre perception, et le simple rapporteur d'une pensée autre, résurgence de l'idéologie du groupe dirigeant, ou d'une parole plus populaire.

Déconstruire ces discours entremêlés, essayer de rétablir les auteurs chacun dans leurs parts, s'apparente souvent à un puzzle inextricable, aléatoire et risqué, mais riche d'une certaine vérité sur les réalités messines, telles qu'elles furent vécues, perçues et rapportées au début du XVI^e siècle²⁴.

Martial GANTELET

²³ J.-P. Mas, *L'œuvre de Philippe de Vigneulles*, *op. cit.*, p. 129 souligne l'ambiguïté de l'attitude de Philippe de Vigneulles face à ces gagne-deniers, attitude faite autant de compassion que de peur et de rejet.

²⁴ Philippe de Vigneulles a suscité plusieurs analyses importantes que nous ne pouvons toutes citer. Rappelons seulement, outre les différents travaux de Pierre Demarolle, les trois thèses majeures consacrées à ce chroniqueur : celles de Maryse Hasselmann et de Jean-Pierre Mas déjà évoquées, et celle de Myriam Chopin, *Histoire d'une ville-récit d'une vie. Une étude de la Chronique de Philippe de Vigneulles (1471-1528)*, Lyon 2, Thèse de doctorat, 1992, qui toutes trois renvoient à une bibliographie exhaustive à leurs dates de parution. Plus modestement, nous avons essayé dans deux articles récents, de cerner la perception de la ville dont pouvait rendre compte Philippe de Vigneulles (Martial Gantelet, « Entre France et Empire, Metz, une conscience municipale en crise à l'aube des Temps modernes (1500-1526) », *Revue Historique*, n° 617, mars 2001, p. 1-42) et de souligner ses ambivalences (« L'histoire au risque de la psychanalyse, un lapsus de Philippe de Vigneulles, *Les Cahiers Lorrains*, à paraître), ambivalences que J.-P. Mas approfondit pour sa part de manière plus littéraire (J.-P. Mas, *L'œuvre de Philippe de Vigneulles*, *op. cit.*, p. 21).